

## Lorsqu'amour et tendresse se conjoignent à violence et perversion <sup>1</sup>

Patrick DE NEUTER

(47) Si les organisateurs m'ont demandé d'intervenir sous ce titre, c'est qu'ils ont eu connaissance d'un exposé que j'ai présenté, il y a quelques années déjà, à partir du film d'Adrian Lyne qui tenait l'affiche à cette époque, film intitulé *9 semaines 1/2*.

Je commencerai donc mon exposé en nous remettant en mémoire la trame du scénario de ce film et quelques uns des commentaires que j'avais proposés à cette époque. Nous nous tournerons ensuite vers un autre document, un roman autobiographique, qui nous permettra de faire quelques pas de plus dans l'approche de la violence et des perversions qui se tissent souvent, sinon toujours, à la tendresse et à l'amour.

Le film d'Adrian Lyne nous fait le récit de la liaison d'Elisabeth et de John. Elisabeth, belle et pulpeuse jeune femme, travaille dans une galerie d'art. John est un jeune et brillant financier de San Francisco. L'intérêt de ce film dans le cadre de cette journée d'études est double.

– (48) D'une part, il met bien en évidence ce que j'appellerai *la violence commune, inévitable, structurelle* : violence à laquelle nul d'entre nous n'échappe et qui consiste à tenter d'imposer à l'autre le fantasme qui organise notre jouissance.

---

1. Intervention faite dans le cadre du colloque de la Société des Sexologues Universitaires de Belgique, le 28 janvier 1995.

– D'autre part, il se fait que le fantasme de John est un *fantasme de domination* qui se présente de telle façon qu'il n'est pas absurde de penser que la structure psychique de John est une structure perverse.

La domination dont il s'agit ici est une domination psychique qui s'étaye sur la création d'une dépendance amoureuse chez la partenaire, dépendance amoureuse dans laquelle John compte bien ne pas s'égarer lui-même.

Dès le premier rendez-vous, en même temps qu'il lui offre des fleurs et un châle qu'elle avait hésité à s'offrir elle-même, John instille *l'angoisse* dans l'esprit d'Élisabeth : la place qu'elle occupe dans ce restaurant n'est-elle pas précisément celle qu'occupait un personnage célèbre de la ville lorsqu'il fut sauvagement assassiné ? Quelques heures plus tard, dans la péniche où Élisabeth se laisse emmener, ne lui fait-il pas remarquer les risques qu'elle prend : ils ne se connaissent pas, il n'y a pas de voisin, pas de taxi dehors, bref personne qui pourrait l'entendre si elle devait appeler au secours. Puis vient la visite de la kermesse et le tour sur la grande roue dont John demande au forain d'arrêter la marche lorsqu'Élisabeth se trouve seule dans la nacelle de la grande roue au point le plus haut de sa trajectoire.

Les cadeaux succèdent ensuite aux « épreuves », sorte *d'apprentissage de la soumission* : se laisser bander les yeux lorsqu'ils font l'amour, se laisser caresser avec des glaçons, se laisser mettre dans la bouche, les yeux fermés, divers aliments jusqu'aux piments les plus brûlants.

A la domination d'Élisabeth, privée de la maîtrise qu'apporte le regard, se conjugue une *opération d'emprise* plus générale. John offre une montre à Élisabeth avec la demande de penser à lui en train de la caresser, chaque jour à midi. Nouveau bouquet de fleurs mais refus de l'accompagner à une soirée. « Je ne veux rencontrer personne, je ne veux voir que toi. Je ferai les courses, te donnerai à manger, t'habillerai, je te déshabillerai, je m'occuperai entièrement de toi, je te laverai, je ne veux te voir que la (49)nuit. » Tout ceci, mis à part la dernière assertion concernant la nuit, n'est pas, sans évoquer l'amour contraignant d'une mère possessive pour son enfant. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette représentation imaginaire de la mère qui pointe ici. Mais achevons d'abord le simple récit du scénario proposé. Poursuivant « l'initiation » d'Élisabeth à ses *plaisirs et jouissances refoulés*, John la laisse seule dans son appartement, afin de pouvoir, le soir venu, lui faire avouer qu'elle s'est laissée aller à fouiller dans ses armoires et de pouvoir donner la fessée à sa « vilaine petite curieuse ». Elle refuse et se défend. Ils se battent et finissent par faire l'amour, sauvagement. Leur jouissance est intense. Ce qui illustre bien l'intrication de la pulsion d'emprise, de l'agressivité et du désir sexuel.

Nouveau cadeau : un tailleur acheté chez un grand couturier. Puis

nouvelle « épreuve » : John incite sa maîtresse à voler un bijou à l'étalage du bijoutier. Plus tard, il accueille Élisabeth très sèchement lorsqu'elle vient, à l'improviste, lui rendre visite à son bureau.

Élisabeth n'est pas sans être troublée et, à certains moments, révoltée par le comportement de son amant. Mais, manifestement, elle ne peut y renoncer. « Mais, c'est le grand amour », lui lance sa copine. « Peut-être bien », lui répond-elle.

La voie est donc libre pour John et pour la poursuite de son initiation à la soumission. Les jeux sexuels se corsent. Il lui faut à présent se donner en spectacle à des tiers, se mettre à quatre pattes pour ramasser l'argent que lui offre son amant, subir les caresses d'une prostituée puis regarder son amant caressant cette même prostituée. Cette fois, c'en est trop. Élisabeth interrompt le jeu et décide de quitter son amant.

C'est à ce moment que John se découvre et se dévoile amoureux de celle qu'il voulait seulement dominer et initier. Il lui déclare son amour et commence à parler de lui, de son passé, de sa famille. Mais pour Élisabeth, c'est trop tard. « Tu m'as fait attendre trop longtemps ». Elle le quitte et chacun part de son côté. Lui, seul avec son fantasme de domination. Elle, seule avec son désir d'être tout à la fois aimée et désirée, d'être pour un amant l'unique ou du moins la préférée.

S S S

Passons à présent au commentaire et commençons par envisager la (50) personne de John à propos duquel j'ai dit en commençant que certaines caractéristiques de son comportement faisaient penser que sa structure psychique relevait du champs de la perversion.

Ce n'est pas qu'il soit animé d'un tel fantasme de domination, ni qu'il le mette en acte qui est typique de la perversion. Tous les psychanalystes sont bien d'accord sur ce point : il n'y a pas de fantasme spécifiquement pervers. Bien plus, les cures psychanalytiques nous permettent d'affirmer que nous sommes tous animés par des fantasmes « pervers ». Et même plus exactement que tous les fantasmes sont pervers. Ces fantasmes sont plus ou moins accessibles à notre conscience. Enfin, comme nous le verrons dans quelques instants à propos d'Élisabeth, un hystérique peut fort bien réaliser correctement un fantasme pervers pour répondre au désir d'un pervers, tandis qu'un obsessionnel peut réaliser lui aussi un tel fantasme dans un moment d'affaiblissement des mécanismes de défense mis en place par le refoulement. Enfin, le raptus psychotique peut lui aussi induire certains comportements pervers.

Si ce n'est ni le contenu du fantasme, ni sa réalisation effective qui signe la structure perverse, qu'est-ce qui peut donc nous aider à la repérer chez un sujet?

En terme de mécanisme psychique, la perversion se définit premièrement par le *désaveu de la castration*, deuxièmement par le *clivage du moi* et, troisièmement, par le *défi de la loi*.

La castration imaginaire, et plus précisément l'idée que la mère est sans pénis et que par conséquent lui pourrait perdre le sien, est une pensée qui fait horreur au pervers. La castration symbolique, c'est-à-dire le renoncement à être l'objet phallique qui satisfait le désir de la mère, n'est pas sans susciter une semblable horreur. Cette double horreur entraîne le *désaveu* de ces castrations.

Quant au moi, il se trouve corrélativement *clivé* : une partie « avoue » la castration, la reconnaît tandis que l'autre, la rejette, la refuse. Vous comprendrez aisément pourquoi tout ce qui, de près ou de loin, évoque le père symbolique, c'est-à-dire, celui qui fait valoir les lois symboliques de l'interdit œdipien, de la différence des sexes et de la différence des générations, autrement dit encore, celui qui va pousser à entrer dans le (51)monde des mots et dans celui de l'altérité, quiconque qui évoque donc ce père symbolique va se trouver défié par un tel sujet. Ceci permet aussi de comprendre qu'une part du sujet va chercher la femme et l'autre part, la femme phallique. Sacher Masoch trouvera les deux en une.

Tout ceci sont des mécanismes psychiques qui ne relèvent pas de l'observable. Ce qui s'observe, ce sont certains de leur effets concrets et notamment, un *rapport ambigu aux règles et aux lois* et, chez l'homme, un *rapport assez complexe aux femmes*.

– Les *règles et les lois* sont par le pervers à la fois régulièrement transgressées, défiées et donc aussi appelées à se manifester.

– Tandis que *les femmes* sont tantôt complètement idéalisées, vécues comme toutes puissantes et vierges de tout désir, tantôt vécues comme repoussantes, horrifiantes et abjectes dans leur désir. Il faut donc impérativement soit les fuir soit encore, dans l'issue sadique, les dominer, les réduire à l'état d'esclaves, offertes au regard de tous ou encore, les livrer à la prostitution (Cf. *Histoire d'O*). John n'en n'est pas encore là. Néanmoins, comme je l'ai souligné, on voit le déploiement progressif de son fantasme aboutir à l'introduction du regard de l'autre sur l'intimité d'Elisabeth et sur leurs relations sexuelles. Et si Elisabeth ne s'y était pas finalement radicalement opposée, il est évident que cette intrusion du tiers, ne se serait pas limitée au regard.

On voit aussi, comment dès le départ, il prend un plaisir évident dans la soumission progressive d'Elisabeth à son fantasme à lui, ainsi que dans la lutte intérieure qu'il suscite chez elle entre les idéaux et les défenses, d'une part, et d'autre part, entre ces mêmes idéaux et ses fantasmes refoulés que John fait découvrir malgré elle : sa curiosité, ses pulsions exhibitionnistes, son plaisir de voleuse, ses tendances

homosexuelles et, finalement, son désir d'être un homme, désir qui se dévoile dans la scène du restaurant où elle se rend déguisée en garçon, scène que nous n'avons pas eu le temps d'évoquer tout à l'heure.

Car John, et c'est un autre trait qui fait penser à la structure perverse, se montre très doué quant au *savoir sur le désir inconscient et sur la jouissance de l'autre*. Il est en outre animé par un très net *désir d'initiateur*.

(52) Je vous rappelle comment il assortit chaque nouvelle « épreuve » d'un impératif « tu aimes ça ». Je vous rappelle aussi la réponse très caractéristique à la question d'Elisabeth qui lui demande : « Comment savais-tu que je répondrais "oui" à tous tes caprices ? ». Vous vous souvenez sans doute de la réponse de John : « Je lisais dans tes yeux et dans ton cœur ». Réponse dans laquelle on peut entendre tout à la fois la certitude de son savoir quant au désir inconscient d'Elisabeth (ce qui indique son refus de la radicale altérité de l'autre en général et de la femme en particulier) et son inaltérable assurance quant à l'amour de sa compagne, amour qui la rend incapable de lui dire non.

Un autre effet repérable du *désaveu* et du *défi*, est la fréquente *absence de honte* du pervers vis-à-vis de ses perversions. Il n'en ressent le plus souvent aucune culpabilité et il ne veut surtout pas en changer. C'est donc pour d'autres raisons que le pervers s'adresse au psychanalyste : une crise d'angoisse, par exemple, déclenchée par un obstacle à la réalisation d'un scénario. Cette adresse reste néanmoins fort rare puisque le pervers vit comme étant celui qui sait, et qui en sait bien plus que quiconque.

Néanmoins, dans les consultations de couple, il arrive qu'il accepte d'accompagner sa femme ou sa compagne. On le connaît donc surtout par les dires de ses « victimes ». Je laisse pour l'instant ce terme entre guillemet. Nous y reviendrons plus tard.

John n'est pas sans témoigner d'une semblable absence de culpabilité et de honte par rapport à ses fantasmes et à leur mise en acte. Par contre, ce que l'on ne trouve pas chez lui et qui caractérise beaucoup de pervers c'est la *pauvreté de la vie fantasmatique et la contrainte exercée par un fantasme spécifique* sur sa sexualité. Celle-ci se trouve en effet habituellement liée à un rituel particulier indispensable à la jouissance bien qu'il puisse ne pas inclure la relation sexuelle classique. Tel ce patient de Joyce Mc Dougall qui atteignait l'orgasme en fouettant son amie sans jamais la pénétrer<sup>2</sup>.

Consacrons à présent quelques instants à Elisabeth et à sa structure psychique. La rupture qu'elle décide est l'un des indices qui me font penser qu'elle n'est pas une masochiste de structure perverse. Si,

---

2. J. Mc Dougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 1978, p. 28.

pendant (53) quelques semaines, elle se soumet ainsi aux réalisations des fantasmes de John et si, dans une certaine mesure, elle trouve son compte dans cette relation, c'est sans doute que, comme toute névrosée, elle est fascinée par la découverte des facettes inconnues de son désir<sup>3</sup>. C'est probablement aussi parce que, comme tout hystérique, masculin ou féminin, une partie d'elle-même se plaît, un certain temps, à se faire l'objet cause du désir de l'autre<sup>4</sup>. C'est enfin probablement aussi parce que, comme beaucoup de femmes, Élisabeth est prête à consentir à beaucoup de sévices dans l'espoir de gagner ou de garder ainsi l'amour de celui que son cœur a élu.

On le voit donc, le ou la partenaire du pervers sadique n'est pas nécessairement un ou une masochiste perverse. Le pervers sadique peut exploiter soit l'hystérie de son partenaire soit son masochisme névrotique, soit encore son dévouement « maternel » (Cf. plus d'une femme battue, la femme de Sade et celle de Sacher Masoch).

Ce n'est pas le cas de Vanessa, héroïne d'un court roman autobiographique, publié en 1993 sous le titre évocateur *Le lien* par Vanessa Duriès. Il s'agit en quelque sorte d'une nouvelle *Histoire d'O*. Une différence importante : Vanessa Duriès a présenté son roman comme autobiographique alors que l'auteur d'*histoire d'O*, une femme elle aussi, a récemment déclaré lors d'une interview télévisée qu'elle n'était jamais passée à l'acte, bien plus, qu'elle n'avait jamais eu envie de le faire.

Vanessa rencontre fortuitement Pierre lorsqu'elle a 20 ans. Elle mène une vie d'étudiante et une vie sexuelle sans grande particularité. Dès la première fois qu'elle pénétra dans l'appartement de celui qui allait devenir son maître, elle fut fascinée par les divers objets de domination qui s'y trouvaient exposés. La peur se mêlait à la curiosité, le goût de l'aventure (54) à la « séduction par le savoir du maître en matière de sadomasochisme », l'envie de « liquider les tabous » à celle de se « faire traiter de petite pute », le désir de plaire à celui qu'elle aimait au désir « de jouir tout en le faisant jouir lui ».

Et la voilà embarquée, comme *O* et comme la *Justine* de Sade dans une série de folles expériences de douleurs physiques et d'humiliations à deux, mais le plus souvent en groupe, les yeux tantôt grands ouverts, tantôt recouverts d'un bandeau; les membres tantôt libres, tantôt

---

3. Bien que passionné par l'ignorance de son désir inconscient et malgré l'angoisse que peut susciter la rencontre de ce désir, le névrosé n'est pas sans éprouver, malgré tout, un certain intérêt pour cette partie méconnue de lui-même et une certaine fascination pour le pervers dont il envie l'apparente liberté par rapport aux interdits et un certain intérêt pour le psychotique dont il peut envier le manque d'aliénation à l'image de l'autre et l'absence de soumission aux lois cédiennes.

4. P. De Neuter, « Félics pour l'autre – Fonction du fantasme dans le couple », *Cahiers des sciences familiales et sexologiques*, 1990, n° 13, pp. 31-39.

entravés par des cordes ou des chaînes.

Comme *O* et comme *Justine* à ceci près qu'il s'agit néanmoins d'un jeu aux règles précises. Ainsi, « on n'impose jamais à une esclave ce qu'elle ne veut pas faire »<sup>5</sup>. Par ailleurs, ce jeu, écrit Vanessa, implique amour et estime réciproques tandis qu'il procure aux deux protagonistes, bonheur partagé et jouissances sexuelles « incomparables ».

Dans ces expériences, Vanessa trouve d'une part, la satisfaction de satisfaire le maître ainsi que celle de devenir son esclave préférée et l'objet privilégié de son orgueil. D'autre part, la douleur physique est pour Vanessa source de jouissances sans pareille et l'humiliation d'être réduite à l'état d'objet muet, aveugle et enchaîné source « d'extases quasi mystiques ». Où l'on décèle tout à la fois la jouissance que peut trouver l'hystérique dans le fait d'incarner l'objet du fantasme de l'autre<sup>6</sup> et, en même temps, l'accès de Vanessa à une autre jouissance, désignée par J. Lacan comme jouissance Autre, qui se caractérise par le fait de ne pas être organisée, canalisée, limitée, par la Loi du Père symbolique<sup>7</sup>.

Enfin, Vanessa trouve aussi son compte dans ce retournement déjà évoqué par Hegel et Lacan : à savoir dans l'enchaînement du Maître à son esclave dans la mesure où le Maître devient dépendant de la jouissance de son esclave et de la fascination que cette jouissance exerce sur lui. Dans la (55) mesure aussi où l'esclave réussit à éveiller chez lui « les désirs les moins avouables, et donc les plus rares à éprouver »<sup>8</sup>. Où l'on entend que l'esclave, comme le masochiste, peut lui aussi avoir ce rôle de révélateur du désir inconscient de l'autre et peut aussi se vouloir *initiateur* du sadique aux jouissances qui lui sont encore inconnues, trait qui se rencontre fréquemment avons nous déjà dit, dans la structure perverse.

Ceci pourrait faire penser au retournement de l'hystérique qui, ayant trouvé un maître, le fait basculer du piédestal sur lequel elle l'a hissé. Ce n'est pas ce qui me semble être en jeu ici : domination, fascination et enchaînement psychiques sont simultanés et réciproques.

Bien plus, comme l'affirme Vanessa elle-même, « l'esclave peut être celui qui exerce le véritable pouvoir dans la relation sadomasochiste », mécanisme que vous aurez sans doute déjà pu repérer dans de nombreux couples non pervers dans lesquels celui qui est apparemment

5. V. Duriès, *Le lien*, Spengler éditeur, 1993 et *J'ai lu*, n° 3678, 1994, p. 38.

6. P. De Neuter, « Fantasme traumatisme et hystérie », *Le Trimestre psychanalytique*, Paris, 1993, n° 1, pp. 111-126.

7. M-Ch. Laznik-Penot, « Le concept de jouissance dans l'enseignement de J. Lacan », in *Revue française de psychanalyse*, Paris, 1990, n° 1.

8. V. Duriès, *Le lien*, op. cit., p. 55.

dominé, s'avère être celui qui tient les rennes à l'insu de tous.

Vanessa me semble davantage relever de la structure masochiste perverse que de l'hystérie et ce, notamment, à cause de sa *certitude* d'avoir trouver le vrai bonheur, les jouissances « qui restent interdites au commun des mortels »<sup>9</sup> et une sexualité qui constitue « un luxe qui n'est pas accordé à tous »<sup>10</sup>. On sait par contre la peine que se donne l'hystérique pour entretenir l'insatisfaction de son désir.

Autre indice de la structure perverse de Vanessa : le *prosélytisme* dont témoigne quelques passages de son livre ainsi que la publication même de son autobiographie.

Un autre indice encore réside dans une citation dans laquelle on peut lire entre les lignes le *désaveu* et le *défi* pervers si du moins on les replace dans leur contexte d'action. « L'essentiel ne serait-il pas de prendre du plaisir, sans attacher d'importance à la façon dont on peut ou dont on doit (56)le prendre »<sup>11</sup>. Cette formulation interrogative et négative ne nous met-elle pas devant un indice du désaveu de la castration au sens de désaveu des différences des générations et des sexes ainsi qu'un défi implicitement lancé aux interdits du meurtre et de l'inceste ? Deux autres défis sont aussi manifestes dans ce récit : d'une part, celui qui consiste à choquer les clients des dancings et des restaurants auxquels Vanessa et son Maître imposent l'exhibition publique de leurs jeux sadomasochistes. D'autre part, celui qui concerne ses parents chez lesquels elle « oublie » une série de photos témoins de ses expériences sadomasochistes<sup>12</sup>.

La *certitude* de Vanessa et son *prosélytisme* s'affirment encore dans le passage suivant : « Cette grande misère sexuelle (du commun des mortels) nous conforte encore dans notre choix : le sadomasochisme est un art, une philosophie, un espace culturel interdit aux menteurs et aux hypocrites assermentés »<sup>13</sup>. Vanessa se trouve être non seulement l'élue, la première aux yeux de son maître mais aussi à ses propres yeux : « J'avais acquis la certitude que je pouvais aller très loin, beaucoup plus loin que la plupart de mes amies dans 'n'importe quel autre domaine » . Elle se sent devenue « l'héroïne de nuits ensorcelantes que la majorité des femmes ne connaîtra jamais »<sup>14</sup>.

---

9. Ibidem.

10. Ibidem, p. 79.

11. Ibidem, p. 76.

12. Où l'on constate que la nécessité du secret du pacte pervers est une nécessité relative. Tout se passe souvent comme si ce pacte souvent secret au départ, devait faire tôt ou tard l'objet d'une divulgation, voire d'une proclamation vis à vis de tiers à choquer ou à convertir.

13. V. Duriès, *Le lien*, op. cit., p. 80.

14. Ibidem, pp. 108 et 112.



Ce qui est sans doute exaltant pour Vanessa, c'est qu'il s'agit là d'une tentative relativement réussie de nier l'altérité, la différence, l'absence de réciprocité, l'impossible de la rencontre pleinement satisfaisante. Bref, ce que Lacan avait appelé le *non rapport sexuel*<sup>15</sup>.

Quelles sont les racines possibles de ces comportements violents, (57)névrotiques ou pervers ?

Vanessa, nous propose une réponse en début de son livre :

« A l'âge de neuf ans j'étais une petite fille assez enjouée. (...) Je n'ai jamais été plus désobéissante que mes sœurs ou que mon frère et je n'ai pas le souvenir d'avoir été une enfant très difficile. Cependant, et je n'ai jamais compris pourquoi, mon père me traitait souvent de dévergondée ou de petite salope. Je n'étais pas une effrontée, mais il s'acharnait sur moi comme si j'avais commis les pires fautes. (...) Le premier souvenir des punitions que mon père m'infligeait remonte exactement à cet âge : il m'avait attachée pieds et poings liés dans le couloir (...) à la suite de quelque bêtise. (...) J'eus droit ce soir là à une sévère correction (...) Mon père prit l'habitude de me frapper (...) Ces corrections injustes m'humilièrent profondément les premières fois. Mais, inexplicablement, plus elles se répétaient et plus je ressentais un sentiment étrange, qui progressivement m'inquiéta, me dégoûta et acheva de me déstabiliser vis-à-vis de mon père que je ne parvenais pas à haïr. Je crois aujourd'hui savoir que je ressentais déjà l'orgueil qu'éprouve celle qui est l'objet de sévices de la part d'un être aimé. Chaque coup reçu peut s'interpréter comme marque d'intérêt, voire d'amour. »<sup>16</sup>

Cette clef que nous offre Vanessa mérite quelques précisions et quelques commentaires s'inspirant des cures psychanalytiques entreprises par d'autres personnes trouvant aussi quelque satisfaction dans la souffrance et dans l'humiliation.

Ma première remarque concernera la recherche par certains d'expériences douloureuses, d'humiliation ou de domination. Celles-ci ne trouvent pas toujours, tant s'en faut, leur origine dans des faits réellement vécus. Ainsi, un scénario masochiste fantasmatique peut s'inscrire dans le psychisme à partir de toute une série d'expériences normalement rencontrées par l'enfant mais vécues par lui comme étant des expériences de domination. Une fois refoulé et inscrit dans l'inconscient, ce fantasme cherchera à se réaliser dans la réalité du sujet, de façon plus ou moins (58)déguisée en cas de névrose et plus ouverte que déguisée en cas de perversion.

---

15. Cf. P. De Neuter, « Le couple et les paradoxes de l'amour », *Le Bulletin freudien*, Bruxelles, 1993, n° 21, numéro spécial consacré à la clinique du couple.

16. V. Duriès, *Le lien*, op. cit., pp. 5-7.

Comme vous le savez sans doute, le fantasme intitulé par Freud « Un enfant est battu » est un fantasme inconscient qui se retrouve assez fréquemment dans les cures de névrosés. Freud avait pu observer que ce fantasme était indépendant des expériences réelles de fustigation et, par ailleurs, il avait conclu à partir de ses cures que ce fantasme avait toujours un sens dans lequel se conjuguent le désir et l'amour pour le père<sup>17</sup>.

Vous savez sans doute qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les analyses d'enfants ou dans celles des adultes des comportements de recherche de la punition en tant que signe sinon de l'amour, en tout cas, de la non-indifférence du père ou de la mère. Au delà de ceux-ci l'enfant s'adresse au grand Autre, lieu que ses parents rendent présent.

Une brève énumération de quelques expériences normales de l'enfance, vous convaincra, si vous ne l'étiez pas encore, de ce que le soi-disant paradis de l'enfance est en fait une suite d'expériences où s'entremêlent le plaisir et le déplaisir.

Limitons-nous aux expériences de déplaisir et pensons à ce que peut vivre et imaginer l'enfant qui est appelé à traverser les expériences suivantes : l'expulsion du sein maternel, appelé parfois traumatisme de la naissance. Le renoncement exigé au sein maternel (F. Dolto disait « castration orale »). L'apprentissage de la propreté et le non moins pénible apprentissage de la parole et du langage au sens radical de « l'arrachage » au monde des choses qui permet de passer au monde des mots. L'éventuelle naissance du puîné qui vient redoubler l'intrusion du parent tiers entre l'enfant et le parent préféré. La découverte de la « castration » de la mère et surtout, la rencontre plus ou moins traumatisante du désir de la mère et du père et de leur amour indispensable à toute vie mais souvent contraignant et parfois étouffant. Enfin, la violence que constitue pour chacun l'énigme comme telle du désir inconscient de ces grands Autres réels que sont ses parents pour l'enfant.

(59) Ces expériences, dont certaines sont communes à tous et d'autres plus spécifiques à certains, participent à l'élaboration et à la cristallisation des fantasmes inconscients : il n'est donc pas étonnant que les fantasmes sadomasochistes soient fréquents et se retrouvent aussi en dehors de la structure perverse.

Néanmoins, le fantasme sadomasochiste n'induit pas nécessairement un comportement masochiste. Il en va de même du fait d'avoir subi réellement un dommage violent. Par exemple, d'avoir été réellement maltraité ou abusé sexuellement par un parent.

D'autres issues sont possibles que cette réalisation directe,

---

17. S. Freud, « Un enfant est battu » (1919), trad. française in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 1973, p. 283.

masochiste : le passage à la position active (agressive et sadique notamment), le refoulement de l'agressivité et du sadisme, leur sublimation ou leur transformation en leur contraire : l'amour et la tendresse.

Le passage à la position active consiste à faire subir à l'autre les sévices que l'on a subis soi-même enfant. Ainsi, comme vous le savez sans doute, 80% des adultes abuseurs d'enfants ont été eux-mêmes, d'une façon ou d'une autre, victimes d'abus par un adulte dans leur propre enfance.

D'autre part, des analystes comme Mc Dougall retrouvent chez beaucoup d'analysants pervers sadiques, un épisode d'excitation non maîtrisable, épisode vécu donc comme un traumatisme imposé, expérience qui les amènent adultes à maîtriser la production d'excitation chez l'autre comme chez eux-mêmes <sup>18</sup>.

Mc Dougall pense aussi que l'analyse met régulièrement au jour chez ces sujets, au delà d'une représentation consciente idéalisée de la mère, l'image inconsciente d'une mère archaïque mauvaise, mortellement dangereuse pour son enfant, notamment en ceci qu'elle dénigre la virilité du père, donne à l'enfant un modèle de masculinité autre que le père et lui procure le sentiment qu'il est lui, l'enfant, le vrai homme de la maison <sup>19</sup>. Et l'on comprend que Mc Dougall pense que le scénario sadique pervers vient protéger l'enfant d'un destin psychotique.

(60) Pour éviter de vous laisser sur une compréhension trop simple du devenir toujours complexe d'un sujet, précisons au passage que le scénario du patient de Mc Dougall qui fouettait son amie sans pour autant jamais la pénétrer, satisfaisait non seulement son désir de maîtriser par amie interposée, la mère séductrice, complaisante et dangereuse, mais aussi le désir homosexuel inconscient qui l'attachait à son père par le biais de l'identification à la femme battue. Troisièmement, il réalisait aussi une identification au grand-père idéal, le père de sa mère, dont il savait qu'il lui était arrivé de battre sa mère lorsqu'elle était encore enfant <sup>20</sup>.

Le temps manque pour aborder encore les autres destins possibles de l'agressivité, de la haine et de la violence infantile : le *refoulement* et la *sublimation*.

Quelques mots cependant à propos du *retournement* de l'agressivité et de la haine en leurs contraires : l'amour et la tendresse. C'est ce mécanisme de retournement que l'on retrouve à l'œuvre dans le

---

18. J. Mc Dougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 49.

19. Rappelons ici le danger que représente pour Sade la violence de la mère Nature.

20. J. Mc Dougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, op. cit., p. 28.

développement des activités caritatives de certains et de certaines qui, dans le secret de l'alcôve, sont hantés par des fantasmes sadiques qu'ils sont parfois tentés de réaliser, pour du jeu ou pour de vrai, avec celui ou celle qui partage leur lit. C'est à un même retournement pulsionnel que S. Ferenczi fait appel pour rendre compte dans son *Journal clinique* de sa tendance compulsive à secourir les femmes et à aider tout ceux qui souffrent<sup>21</sup>. Je vous rappelle à cette occasion le néologisme créé par Lacan pour souligner la présence de la haine au cœur de tout amour : *hainamoration*, disait-il.

Et je conclurai sans plus tarder sur le bon mot d'un analysant fort apprécié pour sa tendresse par son entourage, trouvaille qui lui passa par la tête lorsqu'il découvrit qu'une bonne partie cette tendresse se nourrissait de son sadisme inconscient : « Avez-vous remarqué, me dit-il un jour, que tendresse s'écrit avec deux s, comme dans "tendre SS", comme pour laisser entendre qu'il y a du SS la dessous ».

Je vous remercie de votre bonne attention.

---

21. S. Ferenczi S., *Journal clinique* (1932), Paris, Payot, 1985, p. 112.